

La science réfléchie. Quelques empreintes de l'épistémologie des sciences de l'administration

Michel Audet et Richard Déry

Volume 20, numéro 1, 1996

Savoirs et gouvernementalité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015397ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015397ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Audet, M. & Déry, R. (1996). La science réfléchie. Quelques empreintes de l'épistémologie des sciences de l'administration. *Anthropologie et Sociétés*, 20(1), 103–123. <https://doi.org/10.7202/015397ar>

Résumé de l'article

La science réfléchie.

Quelques empreintes de l'épistémologie des sciences de l'administration Envisagée comme l'étude de la constitution des connaissances, l'épistémologie a pour objet une activité humaine et ses conséquences : pour cette raison, elle met en jeu la double herméneutique inhérente à toute étude de l'humain ou du social. Il ne faut donc pas s'étonner que l'épistémologie laisse quelques empreintes sur ses objets. Dans le présent article, c'est précisément ce type d'empreinte qui nous intéresse; notre propos sera consacré au cas des usages et effets sociaux d'une épistémologie locale particulière, celle des sciences de l'administration. Dans un premier temps, nous campons le décor en esquissant les traits saillants du champ contemporain de l'épistémologie et les linéaments de la structuration du champ des sciences de l'administration au cours du présent siècle. Ensuite, nous caractérisons l'émergence et le développement de l'épistémologie des sciences de l'administration en mettant au jour les quatre couches sédimentaires qui ponctuent son développement. Enfin, nous consacrons une section à chacune de ces quatre couches en explorant chaque fois la forme nouvelle que prend le travail épistémologique, en particulier ses fondements, ses champs d'appui, ses objets et ses méthodes, puis la représentation du champ qui accompagne cette forme nouvelle de travail et, enfin, les incidences principales de ce travail sur la structuration du champ des sciences de l'administration.

Mots clés : Audet, Déry, épistémologie, réflexivité, pratiques scientifiques, sciences de l'administration.

LA SCIENCE RÉFLÉCHIE

Quelques empreintes de l'épistémologie des sciences de l'administration



Michel Audet et Richard Déry

Jadis réduite au rôle de miroir d'une scientificité triomphante, l'épistémologie s'est enrichie, au fil du siècle, de nouveaux usages sociaux. Ainsi, en prenant tour à tour la forme d'une histoire des sciences et d'une sociologie des pratiques scientifiques, l'épistémologie contemporaine a cessé de n'être qu'un discours de légitimation servant à assurer l'institutionnalisation et la disciplinarisation des champs scientifiques; elle offre aussi un regard critique sur le jeu des rapports sociaux qui sont au principe de la constitution des champs scientifiques tout en étant profondément engagée dans ce jeu. Par suite et de manière le plus souvent non intentionnelle, l'épistémologie a produit, entre autres conséquences, l'exacerbation des rapports politiques entre les membres des champs scientifiques, l'intensification de la fragmentation des savoirs, l'institutionnalisation de la contestation épistémologique et la colonisation de nouveaux objets à connaître.

Pour restreindre notre propos à un seul cas, nous analyserons les usages et les conséquences d'une épistémologie locale particulière, celle des sciences de l'administration, dans le champ des connaissances qui en sont l'objet, celui des sciences de l'administration¹. Dans un premier temps, nous campons le décor en esquissant les traits saillants du champ contemporain de l'épistémologie et les linéaments de la structuration du champ des sciences de l'administration² au cours du présent siècle. Ensuite, nous caractérisons l'émergence et le développement de l'épistémologie des sciences de l'administration en mettant au jour les quatre couches sédimentaires qui ponctuent son développement. Enfin, nous consacrons une section à chacune de ces couches en explorant chaque fois la forme nouvelle que prend le travail épistémologique, en particulier ses fondements, ses champs d'appui, ses objets et ses méthodes, puis la représentation du champ qui accompagne cette forme nouvelle de travail et, enfin, les incidences principales, et le plus souvent non

1. Nous avons choisi l'appellation « sciences de l'administration » parce que c'est celle que retiennent plusieurs établissements de formation supérieure en administration au Québec. Elle équivaut à une autre appellation, « sciences de la gestion », souvent utilisée elle aussi. En anglais, nous retrouvons les mêmes expressions « *administration, administrative sciences* ou « *administrative studies* » et « *management, management sciences* ou « *management studies* ». De plus, alors qu'aux États-Unis c'est sous l'appellation « *Academy of Management* » que les chercheurs du champ se regroupent en société savante, au Canada la société équivalente a pour nom « *Association des sciences administratives du Canada* ».
2. Pour une lecture plus étoffée de la structuration de ce champ, voir, entre autres : Audet, Landry et Déry (1986) et Déry (1995a).

délibérées, de ce travail sur la structuration du champ des sciences de l'administration.

Le champ contemporain de l'épistémologie

Envisagée comme l'étude de la constitution des connaissances³, l'épistémologie a pour objet une activité humaine et ses conséquences ; pour cette raison, elle met en jeu la double herméneutique⁴ inhérente à toute étude de l'humain ou du social. Le travail épistémologique est donc constitutif de son objet et il le marque aussi bien par son déroulement que par l'appropriation possible des résultats auxquels il conduit par les humains qui sont constitutifs de l'objet étudié. En conséquence, il ne faut pas s'étonner que l'épistémologie laisse quelques empreintes sur ses objets.

Tout au long du 20^e siècle, et à la différence des siècles précédents, l'épistémologie est devenue davantage l'affaire des scientifiques que celle des philosophes. Bien que ces derniers aient continué d'y contribuer, ils ont été débordés par le nombre de scientifiques qui se sont intéressés à la constitution des connaissances dans leur champ respectif. Cette « scientification » du champ de l'épistémologie s'est traduite par des formes de travail épistémologique différentes de celles qui avaient prévalu jusqu'alors et par des objets d'étude nouveaux.

Cherchant à surmonter les difficultés qui punctuaient la production de connaissances scientifiques dans leur champ, certains scientifiques ont jugé préférable d'examiner ces activités eux-mêmes plutôt que de s'en remettre aux philosophes qui semblaient dans l'impossibilité de résoudre ces difficultés. Ce faisant, ils ont créé de nombreuses épistémologies locales que nous distinguons de l'épistémologie générale. Les premières ont pour objet exclusif la constitution des connaissances à laquelle se livrent les membres d'un champ de production de connaissances scientifiques particulier, quel que soit le découpage retenu pour distinguer ce champ, alors que la seconde porte plutôt sur le rapport entre le sujet et l'objet dans ses aspects les plus généraux, bien qu'elle tire souvent ses matériaux des premières.

-
3. Formuler ainsi l'objet de l'épistémologie, c'est prendre position dans le champ contemporain de l'épistémologie où la définition même de l'objet d'étude du champ est source de nombreux débats. La présente définition se caractérise, d'un côté, par le refus de réduire l'objet premier de l'épistémologie aux seules connaissances scientifiques. Par là, elle se distingue notamment de la position influente du Cercle de Vienne qui faisait de l'étude des connaissances scientifiques le seul objet légitime de l'épistémologie (Hahn, Neurath et Carnap, 1985). De l'autre, cette définition marque notre refus de réduire la réflexion épistémologique aux seules conditions de validité formelle dans laquelle autane les membres du Cercle de Vienne que les partisans du rationalisme critique, en particulier Popper (1982), ont cherché à l'enfermer.
 4. Deux remarques s'imposent à propos de cette double herméneutique. Premièrement, bien qu'elle soit circulaire, elle ne prend pas pour autant la forme d'un cercle vicieux. L'enrichissement de l'objet d'étude qui suit sa prise de connaissance et l'appropriation de celle-ci lui donnent une forme spiroïdale. Deuxièmement, par effet de composition, la forme spiroïdale de la double herméneutique caractérise aussi la trajectoire des champs de production de connaissances. D'ailleurs, c'est précisément parce que cette double herméneutique fait sentir ses effets à l'échelle des champs concernés qu'il est possible de mettre au jour les conséquences de l'épistémologie sur la structuration d'un champ particulier.

À ces deux formes d'épistémologie, nous devons ajouter celle qui s'appuie sur des travaux réalisés dans des champs dont les objets ne sont habituellement pas d'ordre épistémologique. C'est ainsi que l'on a vu apparaître, dans le champ de l'épistémologie, une sociologie des sciences (par exemple, Bloor 1976), une anthropologie des sciences (par exemple, Latour et Woolgan 1988), une histoire des sciences (entre autres, Kuhn 1970), une psychologie des sciences (voir Piaget 1967), une économie des sciences (par exemple, Rescher 1993), et d'autres encore. D'une part, nous assimilons ces travaux à l'épistémologie parce qu'ils portent tous sur un aspect particulier de la constitution des connaissances et qu'ils enrichissent les épistémologies locales et générale; d'autre part, nous les appelons « épistémologies dérivées » parce que, bien qu'ils tirent leur inspiration de travaux réalisés à d'autres fins dans des champs extérieurs à l'épistémologie, ils portent sur des questions d'épistémologie locale ou générale.

Par ailleurs, un phénomène récent, qui est en quelque sorte la réciproque de l'épistémologie dérivée que nous venons d'évoquer, se manifeste depuis quelques années : nous assistons dans plusieurs champs scientifiques à une reconceptualisation de certains objets en termes épistémologiques. Nous utiliserons l'expression « épistémologie dérivante » pour désigner ces travaux. Alors que dans le cas de l'épistémologie dérivée, des concepts d'autres champs sont utilisés en épistémologie, dans le cas de l'épistémologie dérivante ceux de l'épistémologie servent à reconceptualiser des objets d'autres champs.

Pour les scientifiques qui contribuent à l'une ou l'autre de ces quatre formes d'épistémologie, le travail épistémologique ne se distingue pas du travail scientifique, il en fait partie intégrante. Ils sont toutefois divisés quant à la façon de réaliser leurs travaux. Les uns adoptent l'épistémologie formelle à laquelle se livrent habituellement les philosophes⁵, les autres font leur travail en utilisant les protocoles de recherche qui leur sont familiers, créant ainsi une épistémologie empirique qui, au fil des décennies, a occupé une grande place dans le champ de l'épistémologie. Plus récemment, des scientifiques se sont aussi démarqués de l'ancienne épistémologie par leur rejet de l'attitude normative qui, pendant longtemps, a caractérisé l'ensemble des travaux épistémologiques. Ces scientifiques ne tentent plus de déterminer et de promulguer des règles de production et de validation des connaissances scientifiques, mais cherchent plutôt à élucider les pratiques concrètes des producteurs et productrices de connaissances de leur champ (par exemple, Barnes et Edge 1982; Whitley 1984a).

Les distinctions qui précèdent ne concernent toutefois que l'épistémologie explicite, celle qui fait l'objet de discours publics. En terminant cette nomenclature, il nous paraît utile de reconnaître aussi l'existence de fondements épistémologiques implicites sur lesquels reposent nombre de travaux que leurs auteurs qualifient de scientifiques sans s'attarder à préciser leur conception de la scientificité ni à démontrer en quoi les connaissances produites répondent aux critères dérivés de cette conception.

5. Ici aussi le chemin avait été ouvert par les membres du Cercle de Vienne (voir Soulez 1985) qui voyaient dans l'analyse logique de la connaissance une démarche scientifique, et faisaient de cette dernière la seule démarche épistémologique légitime.

Le champ des sciences de l'administration

Le champ des sciences de l'administration⁶ est né au crépuscule du 19^e siècle, au moment où, en Europe de l'Ouest et en Amérique du Nord, s'accélérait une industrialisation caractérisée notamment par l'émergence de très grandes entreprises dont la taille et l'étendue des activités soulevaient des difficultés de gestion sans précédent. S'inscrivant dans le courant scientiste dominant de l'époque, des praticiens proposèrent des méthodes d'organisation « scientifique » du travail et des principes de direction « rationnelle » des entreprises. Ils tentaient de codifier ce qui, selon eux, représentait la « meilleure façon » de diviser et de coordonner le travail et de diriger une entreprise. La Grande Dépression, les deux guerres mondiales, l'explosion démographique et l'expansion économique de l'après-guerre ont contribué chacune à leur façon au développement de ce champ.

À la fin des années 1950, aux États-Unis, les auteurs de différents rapports préparés et publiés par des fondations prestigieuses, comme la Fondation Ford et la Fondation Carnegie, insistèrent sur l'importance pour l'administration en général de se « scientifier » et pour les établissements de formation supérieure en administration d'offrir un *cursum* qui concrétise cette recommandation dans les plus brefs délais (voir Gordon et Howell 1959, Pierson 1959)⁷. Ils furent écoutés ! En quelques années, les établissements de formation supérieure en administration transformaient leurs programmes et l'un des changements majeurs fut la substitution d'un savoir décontextualisé, analytique et abstrait au savoir contextualisé, normatif et concret qui, jusqu'alors, composait l'essentiel du *cursum* offert par ces établissements⁸. Au cours des trois dernières décennies, ces établissements se sont multipliés et ont enregistré une croissance extrêmement forte des inscriptions dans leurs programmes de formation en regard des inscriptions dans les autres programmes

-
6. Considérer l'administration comme l'objet premier du champ est à la fois une approximation et une prise de position dans le champ. En effet, un examen rapide du domaine matériel du champ suffirait à montrer que tous les membres du champ ne font pas de l'administration leur objet premier, ni ne lui reconnaissent un tel statut. En marketing, par exemple, le sous-champ de l'étude du comportement du consommateur a, comme son nom l'indique, le comportement du consommateur pour objet premier et les membres de ce sous-champ ne lient pas nécessairement le fruit de leurs recherches à l'administration. De la même façon, en finance, pour nombre de chercheurs, c'est le marché boursier qui s'impose comme objet premier et non l'administration. D'une certaine façon, il n'y a que dans le sous-champ du management que l'administration s'impose clairement comme objet premier. Du coup, faire de l'administration l'objet premier du champ équivaut à soutenir des membres du sous-champ du management qui, depuis le début du siècle, tentent d'imposer à l'ensemble des membres du champ des sciences de l'administration leur définition de l'objet premier du champ. Bien entendu, cette remarque concernant l'objet premier du champ rappelle le caractère problématique de l'appellation « sciences de l'administration » elle-même.
 7. Par ailleurs, il est intéressant de noter que la prestigieuse American Assembly of Collegiate Schools of Business, fondée en 1916, fait de l'enseignement des sciences de l'humain et du social une des conditions d'obtention de l'agrément qu'elle accorde à certains établissements de formation supérieure en administration.
 8. La théorie des configurations structurelles de Mintzberg (1982) est un exemple de ce savoir décontextualisé, analytique et abstrait alors que l'organisation scientifique du travail de Taylor (1903, 1911) est un cas de figure de savoir contextualisé, normatif et concret.

de formation postsecondaire en Amérique du Nord. Signalons aussi que, jusqu'à tout récemment, l'essentiel des sciences de l'administration a été produit dans ces établissements plutôt que dans l'entreprise privée ou dans des centres de recherche distincts des établissements de formation supérieure⁹. L'explosion du champ des sciences de l'administration qui a suivi les recommandations des grandes fondations américaines et qui a accompagné l'engouement pour la formation en administration s'est manifestée de diverses façons en Amérique du Nord et en Europe de l'Ouest; on a vu, entre autres, la multiplication des sociétés savantes et du nombre de leurs membres, d'innombrables colloques ou congrès et la création d'un grand nombre de revues savantes, sans compter les revues destinées à un public de praticiens. Aujourd'hui, ce champ est vaste, touffu et complexe comme le montreront certaines de ses facettes que nous évoquerons en traitant plus en détail des traces qu'y a laissées l'épistémologie locale propre à ce champ.

L'épistémologie des sciences de l'administration

Comme les autres champs de production de connaissances scientifiques, celui des sciences de l'administration a vu émerger en son sein un sous-champ dont les membres étudient la constitution des connaissances produites dans le champ plutôt que l'objet premier de ce champ, l'administration. Au fil du siècle, l'épistémologie des sciences de l'administration s'est construite selon une trajectoire spiroïdale marquée par quatre « embrayeurs¹⁰ » qui nous permettent de découper la trajectoire en autant de « couches sédimentaires¹¹ ».

La première couche, qui débute avec le 20^e siècle, consistera en une appropriation du discours scientifique qui prévaut dans le champ social global de l'époque par des praticiens de l'administration, soucieux d'accroître le rendement des entreprises, et, affirment-ils, d'assurer en même temps le bonheur du personnel qui y travaille... Cette première couche représente en quelque sorte la préhistoire de l'épistémologie des sciences de l'administration. La deuxième couche, qui commence à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, se démarque de la précédente par la scientification du travail épistémologique réalisé par les scientifiques du champ. Cette transformation donne le véritable coup d'envoi de l'épistémologie locale des sciences de l'administration. La troisième couche se distingue de la précédente par

-
9. Il importe ici de souligner que les sciences de l'administration ne sont qu'une des formes de connaissance de l'administration et ce n'est ni la plus fréquente, ni la plus importante du point de vue des praticiens et praticiennes. En effet, la connaissance de l'administration est avant tout produite par les praticiens et praticiennes de l'administration et non par les scientifiques de l'administration. À ce propos, voir Audet (1986).
 10. Nous appelons « embrayeur » une nouvelle forme de travail épistémologique qui s'ajoute à celles qui la précèdent, mais sans les faire disparaître, et qui marque profondément la structuration du champ, qui en infléchit le cours de façon irréversible.
 11. Nous utilisons cette expression pour bien indiquer que le début d'une nouvelle couche, marqué par un embrayeur, c'est-à-dire une forme nouvelle de travail épistémologique, n'entraîne pas la disparition de celles qui l'ont précédée. Nous observons plutôt la présence d'un plus grand nombre de formes de travail différentes et concurrentes à mesure que s'additionnent les couches sédimentaires.

Tableau 1
Couches sédimentaires de l'épistémologie des sciences de l'administration

Caractéristiques Couche sédimentaire	Début	Formes de travail épistémologique (embroyeur)	Fondement épistémologique	Champ d'appui	Objet	Méthode	Représentation du champ des sciences de l'administration	Incidences principales sur le champ des sciences de l'administration
Dérivation	1980	Dérivée et dérivante, empirique, implicite et explicite	Constructivisme	Épistémologie, sciences de la cognition, sciences de l'administration et sciences du social	Cognition et organisation	Conceptualisation et études empiriques	Science menacée	Colonisation et contestation
Révélation	1970	Locale, empirique et explicite	Pluralisme	Histoire et sociologie des sciences	Pratiques et champ des scientifiques de l'administration	Conceptualisation et études empiriques	Science polymorphe	Fragmentation et politisation
Scientification	1940	Locale, formelle et explicite	Néopositivisme	Philosophie des sciences	Règles de validation et des sciences de production des scientifiques de l'administration	Analyse formelle	Science unitaire et appliquée	Disciplinarisation et institutionnalisation
Appropriation	1900	Générale, formelle et implicite	Scientisme	Champ social global	Action et organisation	Observation et codification	Praxéologie et ingénierie sociale	Légitimation et distanciation

le caractère révélateur de son épistémologie, qui met au jour le pluralisme épistémologique qui règne dans le champ des sciences de l'administration. Enfin, la dernière couche marque l'émergence d'une épistémologie dérivée des sciences de l'administration et d'une épistémologie dérivant vers différents sous-champs des sciences de l'administration. D'un côté, certains membres du champ de l'épistémologie utilisent des éléments conceptuels des sciences de l'administration pour reconceptualiser des questions épistémologiques. De l'autre, des membres du champ des sciences de l'administration prennent appui sur des éléments conceptuels du champ de l'épistémologie pour reconceptualiser certains de leurs objets. Le tableau 1 fait état de différentes caractéristiques de l'épistémologie des sciences de l'administration selon les quatre couches sédimentaires qui marquent sa structuration. Nous nous appuyons sur ce tableau pour faire état des particularités de chaque couche et de leurs conséquences sur la structuration du champ.

L'appropriation du discours scientifique

Au début du 20^e siècle, des praticiens américains et européens, dont les plus cités sont Taylor (1903, 1911) et Fayol (1916), énoncent des méthodes d'organisation « scientifique » du travail et des principes de direction « rationnelle » des entreprises dans le but de maximiser la profitabilité de l'entreprise et la satisfaction que le personnel devrait retirer de son travail¹². Le taylorisme, qui conduira au fordisme, et le « cycle administratif » attribué à Fayol sont sans doute les exemples les plus connus de ce que proposent ces praticiens qui se réclament de la science. Partisans implicites ou explicites du courant scientifique qui marque le début du siècle, ces praticiens cherchent à assujettir l'administration à des « lois empiriques », dans le cas de Taylor et de sa mouvance, et à des « principes logiques », dans le cas de Fayol et de ses disciples. Selon eux, ces lois et principes traversent les contextes propres à chaque entreprise et contribuent de manière décisive à une ingénierie du social et à une praxéologie de l'action administrative.

Au cours des trois premières décennies, la sensibilité épistémologique des auteurs qui ont suivi les chemins ouverts par Taylor et Fayol est, pour autant que nous le sachions, à peu près nulle en dépit de l'effervescence qui caractérise le champ de l'épistémologie générale, en particulier l'épistémologie liée aux travaux du Cercle de Vienne (voir Soulez 1985). Si, d'une part, le Manifeste de ce Cercle propose un véritable programme d'ordre cognitif et politique et appelle à la mobilisation de toutes les forces vives, y compris patrons et ouvriers, afin de transformer le monde, d'autre part, les auteurs des publications sur l'organisation scientifique du travail et sur la direction rationnelle des entreprises ne débattent pas de la scientificité de leur contenu. Ils l'affirment, sans plus ! Un contexte social où le scientisme triomphe leur permet de fonder sur des bases légitimes, pensent-ils, leur ingénierie du social et leur praxéologie de l'action administrative.

12. Il est à noter que Taylor et Fayol étaient des ingénieurs de formation et avaient, de ce fait, une certaine « culture scientifique ». Par ailleurs, les travaux de ces deux ingénieurs semblent avoir été marqués par le caractère national de cette « culture scientifique ».

Si les positions épistémologiques des pionniers des sciences de l'administration sont implicites et s'ancrent dans le scientisme du moment qui, à son tour, s'inspire vaguement d'un positivisme néocomtien et d'un industrialisme saint-simonien, leurs pratiques de recherche témoignent néanmoins d'une certaine culture scientifique. Pour établir ses lois relatives à l'organisation scientifique du travail, Taylor s'appuie sur des études de temps et de mouvements, donc sur l'observation et la codification minutieuse du travail, conformément à l'inductivisme régnant dans l'empirisme anglo-saxon. Par ailleurs, Fayol érige des principes d'administration générale et industrielle en vérités premières, et s'inscrit de plain-pied dans le rationalisme de son époque, voire dans le néocartésianisme qui caractérise le milieu scientifique français d'alors.

Par ailleurs, au fil des décennies, grâce à la multiplication des auteurs et de leurs travaux, la dimension critique caractéristique du travail scientifique prend sa place à l'échelle du champ en émergence, arrachant progressivement ce dernier à son scientisme pour le projeter dans un univers scientifique comparable à celui d'autres champs de production de connaissances scientifiques. Elle sert à distancier les sciences de l'administration de leur objet. La science émerge du scientisme qui lui a servi d'embrasseur et de premier outil de légitimation d'une forme de connaissance qui, pour l'instant, reste à venir. Les sciences de l'administration, jusqu'alors représentées comme une praxéologie et une ingénierie du social, sont sur le point d'afficher les caractéristiques d'une science unitaire et appliquée.

La scientification des pratiques

La Deuxième Guerre mondiale a donné un formidable élan aux sciences de l'administration, à tout le moins en Amérique du Nord et en Europe de l'Ouest. Le contexte général d'alors se caractérise par une mobilisation des personnes, hommes et femmes, une rigidification des règles sociétales due aux lois d'exception, et une obligation de résultats sur les plans militaire et logistique. L'espèce de mainmise des États sur « leur » population respective atténue l'incertitude et la turbulence qui caractérisent habituellement les rapports sociaux envisagés aux échelles sociétale ou intersociétale et transforme chacun des pays engagés dans le conflit en une sorte de méga-entreprise dont la plus grande partie du personnel serait disposée à l'avance à se soumettre aux règles de la direction au nom de l'intérêt commun, appelé aussi raison d'État. Pour les sciences de l'administration, cette période exceptionnelle représente une occasion unique parce qu'elle se prête bien à la gouverne, à la coordination et à la surveillance, trois dimensions cruciales de l'administration, créatrice d'ordre. L'exemple classique est celui de la recherche opérationnelle qui fait des bonds considérables pendant ces années de guerre grâce à sa contribution à la régulation de l'acheminement des troupes et du matériel. Par ailleurs, les concepts de direction, de stratégie, de tactique, de terrain, de cible, et bien d'autres qui font encore les beaux jours des sciences de l'administration sont tous empruntés au vocabulaire militaire, consacrant par un langage commun leur liaison étroite. Un peu plus tard, les rapports des grandes fondations que nous avons évoqués plus haut donnent une impulsion décisive aux forces « scientifiques » du champ.

Au cours de cette période de scientification des pratiques, l'épistémologie des sciences de l'administration devient explicite et donne lieu à du travail formel, un peu à la manière de celui que privilégient en général les philosophes, mais, dans ce cas, il est centré de façon exclusive sur les sciences de l'administration. Ses producteurs se font l'écho des positions du Cercle de Vienne et de nombreux philosophes des sciences du début du siècle en tenant des discours épistémologiques qui portent sur les règles de production et de validation des connaissances et en particulier sur la validité formelle des connaissances produites¹³. Cette épistémologie est aussi normative; ses auteurs cherchent à discipliner les pratiques en vigueur dans le champ en les balisant par une sorte de code contenant les règles légitimes de production et de validation des connaissances scientifiques de l'administration.

Portée par la fraction la plus jeune et, selon elle, la plus prometteuse du champ des sciences de l'administration, l'épistémologie de ce champ s'inscrit dans le courant dominant de l'époque et véhicule un néopositivisme souvent triomphaliste qui puise abondamment son inspiration dans les plus belles pages du Manifeste du Cercle de Vienne. La gestion scientifique du social, quelle qu'en soit l'échelle, planétaire ou locale, leur paraît possible et, selon les membres de cette fraction, fixe le « projet » des sciences de l'administration. Ils ajoutent que suivre le code qui régit la production des connaissances scientifiques de l'administration conduira infailliblement, avec le temps, au déploiement complet de cette gestion scientifique.

L'épistémologie locale, formelle et explicite de l'époque projette des sciences de l'administration l'image d'une science unitaire en dépit du pluriel inhérent à son appellation. Ce faisant, l'épistémologie locale mobilise beaucoup de personnes qui croient au projet qu'elle véhicule. Elle est rassembleuse. Elle est source d'unité. En corollaire, elle légitime un ensemble de pratiques calquées sur celles qui prévalent dans d'autres champs de connaissances scientifiques, mais ces pratiques deviennent les seules qui soient légitimes dans le champ. En conséquence, elle exclut ! Sont exclus du champ tous ceux et celles qui n'acceptent pas de se soumettre à l'orthodoxie. Par exemple, pendant cette période qui coïncide avec le début de l'expansion des établissements de formation supérieure en administration, non seulement le nombre de postes de professeurs croît très rapidement, mais nombre de ceux et celles qui occupent déjà un poste jugent préférable de céder leur place au profit des nouveaux ou se voient disqualifiés par ces derniers. Un changement de la garde est en cours. Les pédagogues d'hier cèdent leur place aux chercheurs et, d'écoles de formation supérieure en administration qu'ils étaient, ces établissements deviennent tout autant des lieux de production de connaissances scientifiques de l'administration que des lieux de formation¹⁴. Au cours de cette période, seule la comptabilité résiste à ce vent de scientification qui balaie l'ensemble de ces établissements¹⁵.

13. À titre d'illustrations voir, entre autres : Ackoff (1956), Goodeve (1953), Hertz (1965) et Thompson (1956).

14. À propos de ce changement de la garde, voir l'exemple révélateur du sous-champ de la stratégie : Noël et Dussauge (1994) et Déry (1995b).

15. Jusqu'à tout récemment, et à la différence des exigences d'embauche dans les autres sous-champs, détenir un doctorat n'était pas une condition requise pour obtenir un poste de professeur de comptabilité au sein de ces établissements. Toutefois, depuis les années 80, le vent de

Pendant toutes ces années, le discours épistémologique sert de récit fondateur, de ciment idéologique qui tient ensemble les différents éléments d'un ensemble encore fragile. La rupture avec le scientisme pragmatique de la période antérieure est consommée, projetant le champ sur une voie apparemment sans obstacle, celle de la scientification de la gestion du social grâce aux pratiques scientifiques légitimes et convergentes des membres du champ. Ces derniers revendiquent alors le statut de science appliquée, au même titre que la médecine ou l'ingénierie. En effet, pour eux, il ne s'agit plus, comme au cours de la période précédente, d'agir de manière scientifique ou rationnelle, mais bien de produire et de mettre à la disposition des praticiens et praticiennes des connaissances scientifiques de l'administration dont l'utilisation doit être garante des plus grands succès¹⁶.

Signalons aussi que, pendant cette période, l'épistémologie locale accélère l'institutionnalisation et la disciplinarisation du champ. En effet, après avoir contribué à sa légitimation, elle facilite sa distanciation spatiotemporelle, c'est-à-dire son ancrage dans la longue durée et son extension dans l'espace. Elle contribue aussi à sa disciplinarisation, mais à une disciplinarisation elle-même « disciplinée » par le cadre unitaire évoqué ci-dessus. Désormais, tout se passe comme si les sciences de l'administration pouvaient se fractionner en disciplines sans risquer l'implosion parce que, selon le discours unitaire, elles renvoient à un projet commun, celui de la scientification de la gestion du social, et se matérialisent grâce à une méthode et à un langage uniques, ceux que véhicule l'épistémologie des sciences de l'administration.

La révélation de la diversité des pratiques

D'abord timidement au début des années 1970, puis avec un peu plus de vigueur à partir du milieu de cette décennie, le champ de l'épistémologie générale voit émerger en son sein une épistémologie d'inspiration plus historiographique et, un peu plus tard, sociologique. Ces deux tendances privilégient un même objet, les pratiques concrètes de production de connaissances plutôt que les seules conditions de validité formelle des connaissances. La tendance sociologisante donne lieu à un « programme fort » qui promeut un certain nombre de principes dont ceux de symétrie et de réflexivité¹⁷. Le premier principe prescrit d'étudier les connaissances scientifiques de la même manière que n'importe quelle autre croyance, sans

scientification qui a soufflé sur le champ des sciences de l'administration a atteint le sous-champ de la comptabilité et depuis lors, nous assistons là aussi à un changement de la garde semblable à celui des autres sous-champs des sciences de l'administration.

16. Dans le champ, les possibilités d'application des sciences de l'administration ont donné naissance à un débat sur le caractère utilitaire ou non du corpus, certains affirmant que les praticiens et praticiennes de l'administration y font peu appel, voire pas du tout (Beyer 1982, 1983 et Miner 1984). D'autres insistent sur les échecs et les effets pervers que connaissent ceux et celles qui l'utilisent (Mintzberg 1979, Berry 1983). Ce débat renvoie à la double herméneutique qui, en sciences de l'humain et du social, peut être rompue par une trop grande distanciation entre les producteurs de connaissances et les sujets constitutifs de leurs objets d'étude. Il renvoie aussi aux aléas de la réflexivité institutionnelle qui caractérise la modernité avancée.
17. À propos de ce programme, voir les travaux de ceux qui l'ont défini, en particulier Barnes (1974) et Bloor (1976).

leur accorder un statut privilégié au nom d'une vérité plus grande dont elles seraient porteuses par définition. Le second commande d'appliquer à l'étude de la constitution des connaissances elle-même les principes qui régissent l'étude d'autres objets. Ce programme fort engendre des débats vigoureux dans le champ de l'épistémologie générale, débats qui ne sont pas encore terminés plus de vingt ans après ses premières manifestations.

Lentement, à partir du début des années 1970, les transformations du champ de l'épistémologie générale trouvent résonance dans différents champs de production de connaissances scientifiques, dont celui des sciences de l'administration. La diffusion des courants historiographique¹⁸ et sociologique¹⁹ de l'épistémologie générale est facilitée par l'arrivée dans le champ des sciences de l'administration d'un nombre croissant de personnes dont la formation initiale est en sociologie, en science politique ou en anthropologie. Leur arrivée tient à l'expansion rapide des établissements de formation supérieure en administration et à la pénurie de personnes détentrices d'un doctorat en sciences de l'administration, ce dernier étant, aujourd'hui, une condition nécessaire à l'obtention d'un poste dans presque tous les établissements de ce type.

La forme de travail épistémologique à laquelle se livrent les membres du sous-champ de l'épistémologie demeure celle d'une épistémologie locale et explicite; toutefois, parmi eux, ceux et celles qui affirment contribuer à la « nouvelle épistémologie » privilégient l'étude empirique des pratiques concrètes de leurs collègues, membres du champ des sciences de l'administration²⁰. Cette fraction adhère au pluralisme épistémologique plutôt qu'au néopositivisme qui demeure néanmoins la principale inspiration d'une majorité de membres du sous-champ²¹. Dans la liste des champs d'appui, l'histoire et la sociologie des sciences s'ajoutent à la philosophie des sciences qui, toutefois, se transforme sous l'impact des travaux d'inspiration historiographique et sociologique. C'est ainsi qu'à partir de la fin des années 1970, l'épistémologie des sciences de l'administration, jusqu'alors marginale quant à sa représentation démographique dans le champ, mais centrale quant à l'incidence de son discours monolithique et mobilisateur, se subdivise en deux courants principaux calqués sur ceux qui se sont établis peu de temps auparavant dans le champ de l'épistémologie générale.

Le travail des artisans d'une « nouvelle épistémologie » des sciences de l'administration entraîne un ensemble de conséquences qui participent d'une transformation profonde du champ des sciences de l'administration dans son ensemble.

18. Voir notamment Burrell et Morgan (1979) qui, avec la parution de leur livre sur les paradigmes dans le sous-champ des sciences de l'organisation, ont donné le coup d'envoi à une relecture de l'histoire des sciences de l'administration.

19. Voir notamment les travaux de Whitley (1984b, c, d), d'Astley (1985) et d'Audet (1986, 1988) qui, en Grande-Bretagne, aux États-Unis et au Québec, ont été, chacun à sa façon, les pionniers d'une sociologie des sciences de l'administration.

20. Par exemple, les travaux sur les pratiques de publication savante (Cummings et Frost 1985) ou de formation (Chanlat 1981), sur les procédés rhétoriques dans les manuels de base (Fineman et Gabriel 1994) et sur les pratiques de recherche (Déry 1995b).

21. Pour s'en convaincre, voir, entre autres, Pfeffer (1981, 1993), Freeman (1986) et Donaldson (1985).

En premier lieu, ces « nouveaux épistémologues » mettent au jour une grande diversité de pratiques qui ne s'accorde pas du tout avec le discours épistémologique dominant, unitaire et normatif inspiré du néopositivisme²². Entre les sous-champs des sciences de l'administration, et dans plusieurs cas à l'intérieur des différents sous-champs, des pratiques fort différentes renvoient à des règles de production et de validation des connaissances elles aussi différentes. Les scientifiques ne travaillent pas tous de la même façon et plusieurs ensembles de pratiques sont irréconciliables. La scientificité ne fait pas l'objet d'une définition unique; elle est un enjeu entre les membres du champ. Jusqu'alors, le discours uniformisateur avait gommé la diversité de ces pratiques et de leurs fondements épistémologiques que révélaient maintenant les partisans de la « nouvelle épistémologie ».

En deuxième lieu, le dévoilement de la pluralité des pratiques concrètes de recherche entraîne une légitimation et une affirmation des différences qui avaient été occultées jusqu'alors²³. En effet, les producteurs et productrices qui, dans leurs pratiques de recherche, ne se conforment pas à l'orthodoxie s'emparent du nouveau discours épistémologique pour justifier leurs façons de faire et améliorer leur position relative dans le champ. Ce discours facilite l'affirmation de leurs différences dans le champ. Ainsi, en plus de dévoiler le caractère polymorphe des sciences de l'administration, l'épistémologie nouvelle contribue, par ce dévoilement, au renforcement du caractère polymorphe qu'elle révèle.

En troisième lieu, la révélation, la légitimation et l'affirmation des différences de pratiques exacerbent une fragmentation du champ selon deux axes. Le premier a précédé l'émergence d'une épistémologie explicite dans le champ et renvoie aux spécialisations qui se sont formées au fil du siècle à partir d'un découpage emprunté tantôt à l'entreprise²⁴, tantôt aux disciplines du champ de production des connaissances scientifiques pris dans son ensemble²⁵. C'est ainsi que les établissements de formation supérieure en administration sont en général découpés en services ou départements dont la dénomination coïncide avec celles que l'on retrouve dans une entreprise ou avec celles de disciplines scientifiques. Toutefois, l'épistémologie nouvelle a engendré dans le champ un nouveau principe de découpage qui, cette fois, renvoie aux règles de production et de validation des connaissances qu'adoptent les membres du champ. Il arrive parfois que les membres d'un service ou d'un département s'entendent sur un ensemble de règles identiques ou qui relèvent de la même « famille » épistémologique. C'est le cas, par exemple, en finance ou en sciences comptables. Dans d'autres unités, les membres sont divisés

22. Pour plus de détails sur le discours dominant, voir Whitley (1984b, c).

23. Le pluralisme épistémologique est à l'origine de vifs échanges comme en témoigne le récent débat sur l'utilité de mettre au point un ou des paradigmes dans le sous-champ des sciences de l'organisation. Ce débat a opposé un défenseur d'une certaine orthodoxie épistémologique (Pfeffer 1993, 1995) à des partisans du pluralisme épistémologique (Cannella et Paetzold 1994, Van Maanen 1995a, 1995b). De même, en s'appuyant sur les jeux de langage pour proposer une distinction entre scientifiques et praticiens de l'administration, Astley et Zammuto (1992) ont suscité à leur tour une vive controverse (Donaldson 1992, Beyer 1992, Mauws et Phillips 1995).

24. Par exemple, comptabilité, finance, marketing, gestion du personnel, et d'autres.

25. Par exemple, psychologie, économique, sociologie, mathématiques, et d'autres.

selon les fondements épistémologiques de leurs pratiques et les tensions que cela engendre sont multiples, aussi bien à l'intérieur de ces unités qu'entre elles et d'autres unités plus homogènes sur ce plan. Ce double découpage donne lieu à une multiplicité de hiérarchies implicites des membres et des unités d'appartenance. Cette fragmentation accentue la politisation du champ à tel point que chaque fraction a sa vision de la hiérarchie du champ et que les opérations d'auto-encensement ou de disqualification d'autres fractions deviennent quotidiennes.

En quatrième lieu, les trois conséquences mentionnées ci-dessus ont une incidence différente sur les personnes selon leur position relative dans le champ, ou à l'entrée du champ pour celles qui y postulent une place. Les personnes inscrites à un programme de premier cycle perçoivent rarement les jeux de pouvoir auxquels se livrent les différentes fractions dans les coulisses de ce programme, mais elles en subissent les conséquences. Deux situations sont typiques. L'orientation générale du programme peut avoir une grande cohérence épistémologique, ce qui facilite l'apprentissage des personnes inscrites à ce programme, mais au prix d'œillères dont l'angle et la longueur varient selon l'option épistémologique retenue et au prix aussi de la non-participation au programme des membres du champ qui ne s'accordent pas avec la position retenue. Un programme de premier cycle peut aussi constituer une sorte de ramassis épistémologique qui permet à chaque tendance d'y contribuer mais, la plupart du temps, au prix d'une grande confusion pour la personne inscrite au programme qui se voit tiraillée entre les différentes pratiques qui lui sont inculquées et les différentes allégeances qui leur sont sous-jacentes.

Les personnes inscrites à un programme de deuxième ou de troisième cycle, en particulier celles qui optent pour la réalisation d'un mémoire ou d'une thèse, plutôt que pour d'autres activités pédagogiques comme des cours additionnels ou un stage, se voient dans l'obligation de prendre parti, d'endosser une position et de se livrer à un exercice qui soit cohérent avec celle-ci. Dans certains cas, la situation est exacerbée par le contenu même du programme. Ainsi, au Québec, dans les deux programmes de doctorat en sciences de l'administration qui sont offerts²⁶, l'épistémologie fait partie du *cursus* obligatoire et dans les deux cas, les personnes inscrites à l'un ou l'autre de ces programmes sont sensibilisées à la diversité des positions épistémologiques et des pratiques qui s'ensuivent. Une fois informées de la diversité épistémologique qui règne dans le champ, ces personnes savent que la position qui leur semble la plus appropriée n'est pas la seule position légitime dans ce champ. Mais quand vient l'heure de préciser ce que sera leur projet de thèse, elles doivent opter pour une position qui s'accorde avec celle des personnes qui dirigeront et examineront leur travail et, dans certains cas, avec celle qui est prédominante dans leur spécialisation afin de faciliter leur insertion dans le marché de l'emploi qui est propre à cette spécialisation. Fréquemment, la position épistémologique que la personne inscrite au programme de formation juge la plus appropriée diffère de celle à laquelle adhère la personne qui dirigera ses travaux

26. Le programme offert par la Faculté des sciences de l'administration de l'Université Laval et celui qu'offrent conjointement la Faculty of Management de l'Université McGill, la Faculty of Commerce and Administration de l'Université Concordia, l'École des hautes études commerciales et l'École des sciences de la gestion de l'UQAM.

ou de celle qui prédomine dans la spécialisation. Dans ces cas, la personne inscrite au programme souffre d'une sorte de schizophrénie épistémologique qu'elle ne pourra surmonter, peut-être, qu'une fois sa place reconnue dans le champ, tout en sachant que cette reconnaissance peut tenir en partie à son apparente adhésion à des règles de production et de validation de connaissances auxquelles, au fond, elle ne souscrit pas. Bien entendu, il arrive fréquemment que la personne inscrite se convertisse à l'option retenue pour réaliser sa thèse et abandonne ainsi le choix qu'elle avait effectué en cours de formation épistémologique. Retenons ici la difficulté que représente, pour une personne « postulante », un champ pluraliste sur le plan épistémologique en regard d'un champ monolithique dans lequel les membres adhèrent à la même famille épistémologique.

Dans un champ divisé sur le plan épistémologique, une jeune recrue du corps professoral est elle aussi dans une situation délicate. Elle doit enseigner des cours montés par ses prédécesseurs et préparer des cours nouveaux, des demandes de subvention et des publications, autant d'activités qui exigent d'afficher *de facto*, implicitement ou explicitement, son option épistémologique. Comment peut-elle se positionner sans s'aliéner ceux et celles-là mêmes qui ont recommandé son embauche et qui joueront un rôle déterminant dans le renouvellement de son contrat et dans l'obtention de sa permanence ? Comment offrir des cours qui ne prendront pas trop brutalement le contrepied de ce que d'autres collègues parfois prestigieux enseignent depuis des lustres ? Autant de difficultés qui marquent profondément la vie quotidienne de ces jeunes collègues et qui, par voie de conséquence, affectent la structuration du champ des sciences de l'administration dans son ensemble. Quant au professeur « établi », il peut sembler occuper une position plus confortable que ses jeunes collègues dans le champ. Pourtant, davantage qu'eux, il est susceptible d'être disqualifié parce que sa position épistémologique, tenue pour acquise depuis longtemps, pourrait ne pas tenir aux yeux de la garde montante.

En cinquième lieu, l'existence d'une épistémologie locale, empirique, explicite et pluraliste dans le champ des sciences de l'administration a accentué, chez beaucoup de praticiens et praticiennes, une perte de confiance envers l'efficacité et les « effets de vérité » attribués aux connaissances scientifiques de l'administration depuis quelques décennies. Précisons toutefois que l'émergence d'une épistémologie qui révèle la multiplicité des règles de production et de validation des connaissances scientifiques de l'administration n'a pas engendré cette perte de confiance; cette dernière tient plutôt aux échecs successifs qu'ont connus ceux et celles qui ont fait appel aux connaissances scientifiques de l'administration pour diriger « scientifiquement » leur service, leur organisation, voire la société dans son ensemble. Profitant de cette perte de confiance, des praticiens et praticiennes du champ font de plus en plus concurrence aux scientifiques sur le marché des connaissances de l'administration²⁷. Ces derniers font donc face à une double

27. À ce propos, il est intéressant de noter qu'à l'automne 1995, au Québec, la revue *Gestion* a publié un numéro spécial ayant pour titre « La gestion aujourd'hui » pour marquer le vingtième anniversaire de sa fondation. Dans ce numéro, la majorité des articles sont signés par des praticiens de l'administration et non par des scientifiques comme c'est généralement le cas dans cette revue.

concurrence. L'une provient de l'intérieur même du champ et est au principe de sa structuration ; l'autre, plus récente mais croissante, est celle de praticiens qui, souvent, ont déjà acquis une formation supérieure en administration et qui, pour cette raison, affirment bien connaître les limites des connaissances scientifiques de l'administration. Nous verrons, dans le point suivant, à la lumière d'un épisode nouveau, comment la concurrence menée par les praticiens continue de s'intensifier.

La dérivation conceptuelle

Depuis une quinzaine d'années, nous assistons à deux phénomènes nouveaux dans le champ, l'émergence d'une épistémologie dérivée des sciences de l'administration et, simultanément, l'émergence d'une épistémologie dérivant vers des sous-champs des sciences de l'administration.

Si certains membres du champ utilisent des travaux réalisés en sciences de l'administration pour enrichir le champ de l'épistémologie générale et contribuent par là à l'émergence d'une épistémologie dérivée des sciences de l'administration²⁸, c'est surtout l'apparition d'une épistémologie dérivante qui marque la structuration de cette dernière couche sédimentaire. Ainsi, de nouveaux sous-champs comme l'épistémologie de l'organisation (voir von Krogh et Roos 1995) ou la cognition en gestion (par exemple, Sims et Gioia 1986) sont en émergence et leurs adeptes se multiplient. Plusieurs membres du champ des sciences de l'administration reconceptualisent leurs objets d'étude à partir de concepts et de stratégies de recherche empruntés aux épistémologues du champ. Un nombre croissant de travaux porte sur le gestionnaire ou le dirigeant en tant que producteur de connaissances (voir Audet 1986 et Hyff 1990), sur l'organisation comme réservoir de producteurs et de productrices de connaissances (voir Cossette 1994) ou sur l'organisation conçue comme pensante, apprenante ou intelligente (par exemple, Quinn 1992). Ensemble, ces directions de recherche illustrent bien que la cognition et la constitution des connaissances chez d'autres personnes que les membres du champ sont devenues des objets d'étude et que, par suite, l'épistémologie du champ a en quelque sorte « colonisé » d'autres sous-champs.

Désormais, pour les chercheurs et chercheuses qui s'intéressent à la dimension cognitive de l'administration, tous les membres d'une organisation, de son premier responsable jusqu'à la personne occupant le poste le plus modeste, sont des producteurs ou des productrices de connaissances dont la compétence est bien plus grande que celle qui leur était attribuée selon les conceptions antérieures. Pour bien jauger la popularité de ces travaux, notons de plus que si, en amont, ces conceptions nous rappellent des postulats de base de la théorie de la structuration (Giddens 1987), en aval, elles sont les fondements des principes directeurs les plus populaires de cette fin de siècle dans le monde des organisations, par exemple ceux d'organisation aplatie et d'autonomisation ou d'habilitation²⁹ des membres d'une organisation.

28. C'est notamment le cas de Whitley (1984a) qui, à partir de connaissances tirées des sciences de l'organisation, tente de reconceptualiser différentes questions d'épistémologie générale.

29. Nous traduisons par autonomisation ou habilitation, selon le contexte, le terme « *empowerment* », un maître mot dans tous les documents récents sur l'organisation, sa direction et sa gestion.

Ce déplacement de l'étude de la constitution des connaissances dans le champ vers la reconceptualisation des objets de ces connaissances est sans précédent dans l'histoire du champ et fait suite à une dérivation de l'épistémologie locale. Ce déplacement est aussi lié à l'omniprésence récente des sciences de la cognition qui, s'appuyant sur une multitude de champs en sciences de l'humain et du social, en sciences de la nature, en mathématiques, en informatique et en ingénierie, ont pénétré sans grande difficulté à peu près tous les champs de production de connaissances scientifiques, y compris celui des sciences de l'administration. Cependant, la frontière est mince et plutôt artificielle entre l'épistémologie et les sciences de la cognition de sorte que, pour comprendre la transformation des objets d'étude que nous observons en sciences de l'administration, leur complémentarité et leur convergence sont plus intéressantes que toutes les entreprises de construction de frontières entre elles.

Les travaux sur ces nouveaux objets ont bien sûr des effets sur la structuration du champ. La réhabilitation de la capacité cognitive de ceux et celles qui composent les organisations se conjugue avec la formation de plus en plus spécialisée de ces personnes pour augmenter la cohorte de celles qui, parmi ces dernières, ne jugent plus utile de faire appel aux scientifiques des sciences de l'administration pour résoudre leurs difficultés administratives. Tout se passe comme si les scientifiques de l'administration qui travaillent pour des établissements de formation supérieure parvenaient à former des praticiens et praticiennes de telle manière qu'après coup, le recours à ces scientifiques devienne inutile. En somme, sur le plan cognitif, ces derniers apprendraient aux praticiens et praticiennes à pêcher plutôt qu'à quémander du poisson et le succès de leur travail éducatif serait en partie à l'origine de l'inutilité croissante du recours à leurs services en tant que spécialistes de l'administration.

Nous ne pouvons prévoir la suite de cette histoire qui, pour l'instant, prend la forme d'une boucle. Au commencement étaient quelques praticiens fondateurs du champ qui avaient érigé des pratiques en lois et principes, qui avaient codifié l'administration au nom de la science. Puis, la scientification du champ a éloigné les scientifiques des praticiens et praticiennes, rompant la circularité qu'exige la double herméneutique des sciences de l'administration. Certes, la perte de confiance envers ces scientifiques davantage intéressés par leurs pairs que par les sujets de leurs objets tire son origine de l'irréductible échec du projet de gestion scientifique du social, mais elle a été exacerbée par la mise au jour des pratiques concrètes des membres du champ. Le développement d'une épistémologie locale affranchie de la rhétorique néo-positiviste qui avait dominé ce champ depuis le début du siècle a donc permis de révéler la grande diversité des pratiques des scientifiques et l'enfermement progressif d'une fraction de ces derniers dans un monde savant isolé de celui des praticiens et praticiennes. Ces révélations ont miné la confiance des praticiens et praticiennes envers le projet unitaire de la science que, malgré tout, véhiculent encore certains ténors du champ.

L'engouement pour la dimension cognitive des objets de l'administration a pour conséquence non intentionnelle d'accélérer la réhabilitation de la compétence des praticiens et praticiennes et, par conséquent, de transformer en information-clé

leur compréhension des phénomènes administratifs que cherchent à élucider les scientifiques de l'administration. Ainsi, au moment où de plus en plus de scientifiques jugent indispensable de recourir aux praticiens et praticiennes pour élucider leurs objets d'étude, les seconds font de moins en moins appel aux premiers pour résoudre leurs difficultés comme si, d'un point de vue cognitif, il y avait renversement de la relation de subordination. Paradoxalement, au moment où les scientifiques enrichissent leur compréhension des phénomènes qu'ils étudient grâce à l'aide qu'ils reçoivent des praticiens et praticiennes, ces derniers recourent de moins en moins à leurs services, ouvrant peut-être, pour la deuxième fois, un siècle plus tard, une ère où les praticiens et praticiennes détermineront eux-mêmes les règles de leur action administrative, sans relation de dépendance, parfois compulsive, envers les scientifiques de l'administration.

Alors que, au cours du siècle, les scientifiques ont été les principaux responsables de la rupture de la relation de circularité qui, sur le plan herméneutique, aurait dû les lier de façon continue aux praticiens et praticiennes, aujourd'hui les premiers tentent de ressouder ces liens, mais ce sont les seconds qui, et c'est là une conséquence de leur affranchissement, rendent difficile le rétablissement de ce lien.

Conclusion

Bien que locale, l'épistémologie des sciences de l'administration nous paraît témoigner de l'utilisation et de l'incidence de l'épistémologie prise dans son ensemble tout au long du siècle. D'abord utilisée en tant qu'expression de « la » scientificité, définie comme unitaire, l'épistémologie, devenue polymorphe au même rythme que la scientificité, alimente aujourd'hui l'arsenal discursif et politique de tous les scientifiques, quelle que soit leur allégeance épistémologique. L'épistémologie n'est plus le reflet de « la » scientificité en tant que source unique d'effets de vérité dont la sacralisation a, de façon paradoxale, pendant longtemps, accompagné leur sécularisation. Passant de la réflexion spéculaire à la réflexion critique, les épistémologues ont entraîné des conséquences non intentionnelles : ils ont fait éclater une croyance et ils ont révélé l'irréductible faillibilité de la connaissance scientifique ainsi que son polymorphisme. Ils ont contribué aussi à rappeler que produire des connaissances est une activité inhérente aux rapports que les humains entretiennent entre eux et avec le reste de l'univers, que cette activité est subordonnée à ces rapports et que, en conséquence, la scientificité ne peut les transcender. Enfin, si nous admettons que l'action humaine est irréductiblement porteuse de conséquences involontaires, alors nous devons accepter que l'épistémologie, la scientificité et, de façon plus globale, la cognition soient à leur tour à l'origine de telles conséquences qui deviennent ensuite de nouvelles conditions de l'action.

Références

- ACKOFF R. L., 1956, « The Development of Operations Research as a Science », *Operations Research*, 4, 3 : 265-295.
- ASTLEY W. G., 1985, « Administrative Science as Socially Constructed Truth », *Administrative Science Quarterly*, 30, 4 : 497-513.
- ASTLEY W. G. et R. F. ZAMMUTO, 1992, « Organization Science, Managers, and Language Games », *Organization Science*, 3, 4 : 443-460.
- AUDET M., 1986, « Le procès des connaissances de l'administration » : 23-56, in M. Audet et J.-L. Malouin (dir.), *La production des connaissances scientifiques de l'administration*. Québec, Presses de l'Université Laval.
- , 1988, « L'émergence d'une épistémologie des sciences de l'administration », *Communication and Cognition*, 21, 3-4 : 235-251.
- AUDET M., M. LANDRY et R. DÉRY, 1986, « Science et résolution de problème : liens, difficultés et voies de dépassement dans le champ des sciences de l'administration », *Philosophie des sciences sociales*, 16, 4 : 409-440.
- BARNES S. B., 1974, *Scientific Knowledge and Sociological Theory*. Londres, Routledge et Kegan Paul.
- BARNES S. B. et D. EDGE, 1982, *Science in Context : Readings in the Sociology Science*. Cambridge (Mass.), MIT Press.
- BERRY M., 1983, *Une technologie invisible ? L'impact des instruments de gestion sur l'évolution des systèmes humains*. Paris, Centre de recherche en gestion, École Polytechnique.
- BEYER J. M., 1992, « Metaphors, Misunderstandings, and Mischief : A Commentary », *Organization Science*, 3, 4 : 467-474.
- BEYER J. M. (dir.), 1982, « The Utilization of Organizational Research-I », *Administrative Science Quarterly* (numéro spécial), 27, 4 : 588-685.
- , 1983, « The Utilization of Organizational Research-II », *Administrative Science Quarterly* (numéro spécial), 28, 1 : 65-144.
- BLOOR D., 1976, *Knowledge and Social Imagery*. Londres, Routledge et Kegan Paul.
- BURRELL G. et G. MORGAN, 1979, *Sociological Paradigms and Organizational Analysis*. Londres, Heinemann Educational Books.
- CANNELLA A. A. et R. L. PAETZOLD, 1994, « Pfeffer's Barriers to the Advance of Organizational Science : A Rejoinder », *Academy of Management Review*, 14, 2 : 331-341.
- CHANLAT A., 1981, « L'enseignement de la gestion et le métier d'enseignant en gestion en question », *Gestion. Revue internationale de gestion*, 6, 3 : 55-63.
- CUMMINGS, L. L. et P. J. FROST, 1985, *Publishing in the Organizational Sciences*. Homewood, Irwin.
- COSSETTE P., 1994, « Structures cognitives et organisations » : 154-177, in C. Louche (dir.), *Individus et organisations*. Lausanne, Delachaux et Niestlé.
- DÉRY R., 1994, « Enjeux et controverses épistémologiques dans le champ des sciences de l'administration » : 163-189, in J.-P. Bouilloud et B.-P. Lecuyer (dir.), *L'invention de la gestion. Histoire et pratiques*. Paris, L'Harmattan.

- . 1995a. « L'impossible quête d'une science de la gestion », *Gestion. Revue internationale de gestion*, 20, 3 : 35-46.
- . 1995b. *La structuration socio-historique du champ de la stratégie*. Conférence présentée à l'Association internationale de management stratégique. Paris, 2-4 mai.
- DONALDSON L., 1985. *In Defence of Organization Theory. A Reply to the Critics*. Cambridge. Cambridge University Press.
- . 1992. « The Weick Stuff : Managing Beyond Games », *Organization Science*, 3, 4 : 461-466.
- FAYOL H., 1916. *Administration générale et industrielle*. Paris. Bulletin de la Société de l'industrie minière.
- FINEMAN S. et Y. GABRIEL, 1994, « Paradigms of Organizations : An Exploration in Textbook Rhetorics », *Organization*, 1, 2 : 375-399.
- FREEMAN J. H., 1986. « Data Quality and the Development of Organizational Social Science : an Editorial Essay », *Administrative Science Quarterly*, 31, 2 : 298-303.
- GIDDENS A., 1987. *La constitution de la société*. Paris. Presses Universitaires de France.
- GOODEVE C., 1953. « Operational Research as a Science », *Journal of the Operational Research Society*, 1, 4 : 166-180.
- GORDON R. A. et J. E. HOWELL, 1959. *Higher Education for Business*. New York. Columbia University Press.
- HAHN H., O. NEURATH et R. CARNAP, 1985, « La conception scientifique du monde, le Cercle de Vienne (1929) » : 108-151, in A. Soulez (dir.), *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*. Paris. Presses Universitaires de France.
- HERTZ D. B., 1965. « The Unity of Science and Management », *Management Science*, 11, 6 : B89-B97.
- HUFF A. S. (dir.), 1990. *Mapping Strategic Thought*. Chichester, John Wiley.
- KUHN T. S., 1970. *The Structure of Scientific Revolutions*. Chicago. University of Chicago Press.
- LATOUR B. et S. WOOLGAN, 1988. *La vie de laboratoire*. Paris. La Découverte.
- MAUWS M. K. et N. PHILLIPS, 1995, « Understanding Language Games », *Organization Science*, 6, 3 : 322-334.
- MINER J. B., 1984. « The Validity and the Usefulness of Theories in an Emerging Organizational Science », *Academy of Management Review*, 9 : 296-306.
- MINTZBERG H., 1979, « Beyond Implementation : An Analysis of the Resistance to Policy Analysis » : 106-162, in K. B. Haley (dir.), *Operation Research '78*. Amsterdam. North-Holland.
- . 1982. *Structure et dynamique des organisations*. Paris. Éditions d'organisation.
- NOËL, A. et P. DUSSAUGE, 1994, « Développer de la recherche en management stratégique » : 9-39, in Noël A. (dir.), *Perspectives en management stratégique. Tome II : 1993/94*. Paris. Économica.
- PFEFFER J., 1981, « Four Laws of Organizational Research » : 409-418, in A. H. Van de Ven et W. F. Joyce (dir.), *Perspectives on Organization Design and Behavior*. New York. Wiley.

- , 1993, « Barriers to the Advance of Organizational Science : Paradigm Development as a Dependent Variable », *Academy of Management Review*, 18, 4 : 599-620.
- , 1995, « Mortality, Reproducibility, and the Persistence of Styles of Theory », *Organization Science*, 6, 6 : 681-686.
- PIAGET J. (dir.), 1967, *Logique et connaissance scientifique*. Paris, Gallimard.
- PIERSON, F. C., 1959, *The Education of American Businessman : A Study of University-College Programs in Business Administration*. New York, McGraw-Hill.
- POPPER K. R., 1982, *La logique de la découverte scientifique*. Paris, Payot.
- QUINN J. B., 1992, *Intelligent Entreprise*. New York, Free Press.
- RESCHER N., 1993, *Le progrès scientifique*. Paris, Presses Universitaires de France.
- SIMS D. et D. A. GIOIA (dir.), 1986, *The Thinking Organization. Dynamics of Organizational Social Cognition*. San Francisco, Jossey-Bass.
- SOULEZ A. (dir.), 1985, *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*. Paris, Presses Universitaires de France.
- TAYLOR F. W., 1903, *Shop Management*. New York, Harper et Row.
- , 1911, *The Principles of Scientific Management*. New York, Harper et Row.
- THOMPSON J. D., 1956, « On Building an Administrative Science », *Administrative Science Quarterly*, 1 : 102-111.
- VAN MAANEN J., 1995a, « Style as Theory », *Organization Science*, 6, 1 : 133-143.
- , 1995b « Fear and Loathing in Organization Studies », *Organization Science*, 6, 6 : 687-692.
- VON KROGH G. et J. ROOS, 1995, *Organizational Epistemology*. Manchester, St Martin's Press.
- WHITLEY R., 1984a, *The Intellectual and Social Organization of the Sciences*. Oxford, Clarendon Press.
- , 1984b, « The Development of Management Studies as a Fragmented Adhocracy », *Social Science Information*, 23, 4-5 : 775-818.
- , 1984c, « The Fragmented State of Management Studies : Reasons and Consequences », *Journal of Management Studies*, 21, 3 : 331-348.
- , 1984d, « The Scientific Status of Management Research as a Practically-Oriented Social Science », *Journal of Management Studies*, 21, 4 : 369-390.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

La science réfléchie.

Quelques empreintes de l'épistémologie des sciences de l'administration

Envisagée comme l'étude de la constitution des connaissances, l'épistémologie a pour objet une activité humaine et ses conséquences; pour cette raison, elle met en jeu la double herméneutique inhérente à toute étude de l'humain ou du social. Il ne faut donc pas s'étonner que l'épistémologie laisse quelques empreintes sur ses objets. Dans le présent article, c'est précisément ce type d'empreinte qui nous intéresse; notre propos sera consacré au cas des usages et effets sociaux d'une épistémologie locale particulière, celle des sciences de l'administration. Dans un premier temps, nous campons le décor en esquissant les traits saillants du champ contemporain de l'épistémologie et les linéaments de la structuration du champ des sciences de l'administration au cours du présent siècle. Ensuite, nous caractérisons l'émergence et le développement de l'épistémologie des sciences de l'administration en mettant au jour les quatre couches sédimentaires qui ponctuent son développement. Enfin, nous consacrons une section à chacune de ces quatre couches en explorant chaque fois la forme nouvelle que prend le travail épistémologique, en particulier ses fondements, ses champs d'appui, ses objets et ses méthodes, puis la représentation du champ qui accompagne cette forme nouvelle de travail et, enfin, les incidences principales de ce travail sur la structuration du champ des sciences de l'administration.

Mots clés : Audet, Déry, épistémologie, réflexivité, pratiques scientifiques, sciences de l'administration.

A Reflection of Science. Some Traces of the Epistemology of Administrative Sciences

Conceiving epistemology as the study of the constitution of knowledge, its object is a type of human activity and its consequences. Therefore it involves the double hermeneutic that is inherent to any human or social study. Hence it is no surprise if epistemology leaves traces on its objects of study. In this article, we are interested by those traces and we shall concentrate on one case, the epistemology of administrative sciences. First, we shall describe in broad outline the main forms of work in the field of epistemology today and the key moments of the structuration of the field of administrative sciences. Second, the emergence and the development of the epistemology of administrative sciences will be characterized by four sedimentary layers of forms of work. Then, we shall examine more closely each layer in order to display the distinctive features of these forms of work and their consequences on the structuration of the field of administrative sciences.

Key words : Audet, Déry, epistemology, reflexivity, scientific practices, administrative sciences.

*Michel Audet
Faculté des sciences de l'administration
Université Laval
Québec
G1K 7P4*

*Richard Déry
École des hautes études commerciales
5 255, Decelles
Montréal
H3T 1V6*